

simples et mâles qui prêchaient l'action persévérante, l'obéissance au devoir, l'amour de l'humanité, on a substitué des doctrines compliquées et sophistiquées, qui dégoûtent les uns de la vie, les autres du sacrifice et tous du combat. »

Nous avons vu M. Bourget protester dans *le Disciple* contre la philosophie exclusivement scientifique. Il appartenait à un romancier, autant qu'à un philosophe, de prendre parti contre des doctrines qui ont eu leur contre-coup en littérature, dans le roman en particulier. Là encore, en se plaçant sur le terrain de l'idéalisme, il y avait une salutaire réaction à exercer, et les exagérations de l'école naturaliste ont contribué à la provoquer. En préconisant l'observation minutieuse, la peinture exacte de la vie réelle, cette école, celle de M. Zola et de ses imitateurs, se vante à son tour d'avoir fait une importante découverte, d'avoir ouvert à la littérature un champ jusqu'ici inconnu. Il serait facile pourtant de lui trouver des ancêtres. Nous pourrions lui demander au moins si Dickens n'a pas été, lui aussi, un naturaliste au vrai sens du mot. Mais Dickens a étudié le monde moral autant que la vie extérieure et matérielle. Il a créé des types inoubliables, qui charment notre imagination, touchent notre cœur, satisfont notre esprit par leur vérité. Ce que notre littérature nouvelle a inventé, c'est la psychologie morbide, la transformation des problèmes moraux en questions de clinique; c'est l'étude exclusive de la bête humaine. « Le dramaturge et le romancier, dit M. Zola (*Figaro* du 15 août 1881), sont un peu comme le médecin que l'état de santé n'intéresse pas. Il nous faut la passion, c'est-à-dire le détraquement de l'âme humaine. »

N'insistons pas; mais sachons gré aux romanciers qui réagissent contre ces fausses théories, qui consentent, dans